

L'industrie du vêtement, une marque indélébile de l'histoire de Victoriaville et sa région

Monique T. Giroux

Volume 24, numéro 1, 2018

Victoriaville, Arthabaska et les alentours, parlons-en!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, M. T. (2018). L'industrie du vêtement, une marque indélébile de l'histoire de Victoriaville et sa région. *Histoire Québec*, 24(1), 25–28.

L'industrie du vêtement, une marque indélébile de l'histoire de Victoriaville et sa région

par Monique T. Giroux

Monique T. Giroux a été journaliste-pigiste après avoir publié son premier roman portant sur la grippe espagnole en 2003. Elle a remporté sept prix littéraires, obtenu une Mention honorable de l'Université du Québec à Chicoutimi et été finaliste du prix de Radio-Canada à deux reprises. Elle est l'auteure de quatre ouvrages sur l'histoire des régions des Bois-Francs et de l'Érable et a collaboré à la recherche et à la rédaction de plusieurs textes à saveur historique. Elle est également coauteure de quatre essais, dont un sera publié en France prochainement. Quelques-uns de ses écrits font partie de publications collectives, dont le dernier chez VLB.



Ouvrières de la Rubin Bros., 1954. (Source : Ville de Victoriaville, fonds Georges A. Laquerre, P2, S2, D19-71 [6])

Des débuts timides

La révolution industrielle a profondément métamorphosé les conditions de vie des populations. Le 19^e, et plus particulièrement le 20^e siècle, ont vu naître de nouvelles classes sociales et économiques, les industriels et les travailleurs, ce qui a entraîné l'émergence de la classe moyenne. Ces métamorphoses ont permis, à long terme : d'améliorer les conditions de vie des moins nantis; de rendre accessibles l'éducation, les soins de santé et la consommation; et de moderniser l'ensemble des structures qui régissent la vie en société.

En 1851, 85 % de la population est rurale. En 1931, cette proportion fond à 40 %. Cette diminution s'explique par l'arrivée de la machinerie agricole qui nécessite moins de

bras pour en arriver à un meilleur résultat. Les membres des grosses familles doivent donc se trouver un gagne-pain et les bonnes terres sont rares et chères. De plus, des recruteurs pour industriels américains réussissent à convaincre plusieurs des nôtres de déménager aux États-Unis, et plus particulièrement en Nouvelle-Angleterre, où les usines de textile embauchent des centaines de travailleurs. Il y a de l'ouvrage et des revenus pour tous : les hommes; les femmes qu'on paye la moitié du salaire des hommes; et les enfants qui gagnent la moitié du salaire des femmes. Plusieurs, dont le clergé qui craint la perte de la langue et de la religion, se désolent de voir partir les nôtres vers ce qu'on appelle le Canada d'en bas.

Des hommes d'affaires locaux se disent que la région est avantageusement située au centre de la région habitée du Québec; qu'elle profite de la proximité du chemin de fer qui se rend partout au Canada, aux villes américaines ainsi qu'aux ports pour charger les bateaux en partance pour l'Europe; qu'elle est desservie par un réseau électrique; et qu'une main-d'œuvre docile et peu exigeante ne demande pas mieux que de travailler dans sa région plutôt que de s'exiler. Il devient évident que la région peut tirer profit de ces avantages.

La demande est alors très forte et en constante croissance pour les vêtements usinés. Les industriels Baril, Cantin et plus tard Kirouac ouvrent une première manufacture de hardes¹ à Warwick en 1898 et embauchent 30 ouvrières. Douze ans plus tard, la manufacture donne du travail à 60 ouvrières.

Une expansion importante et rapide

En 1905, le propriétaire du plus gros magasin général de Victoriaville, Paul Tourigny, met sur pied la Victoriaville Clothing, avec des associés. Le personnel passe de 20 couturières à 150 en moins de 20 ans, avec sept voyageurs de commerce qui parcourent le Canada pour vendre la production. En 1922, l'entreprise est vendue à Eugène et Auguste Richard, de Montréal, qui sont dans l'industrie du vêtement depuis 1906. En 1926, ils déménagent la manufacture dans un local neuf plus grand et mieux adapté à la grosse production, maintenant le 62, rue Saint-Jean-Baptiste. Elle prend alors le nom de Fashion-Craft. On y fabrique des habits de gala et des smokings (« tuxedos »). En 1931, la production de Montréal est transférée

à Victoriaville. En 1941, la compagnie obtient de lucratifs contrats pour la fabrication de 32 000 manteaux militaires pour un montant de 542 000 \$.

En 1944, Jean-Louis Lévesque et Gérard Favreau achètent la compagnie qui fera travailler jusqu'à 525 personnes. De 1945 à 1953, le chiffre d'affaires de Fashion-Craft passe de 2,7 millions à 7 millions de dollars, dont 4,4 millions en vêtements. En 1949, un jeune hockeyeur du nom de Jean Béliveau y occupe un emploi d'été à la réception des rouleaux de tissus et à l'expédition des vêtements usinés. Il a d'ailleurs affirmé, quand il a rejoint son équipe à Québec, que sa condition physique était optimale grâce à cet emploi.

En 1964, le transfert d'un employé auquel on refuse la reconnaissance de son ancienneté dégénère en conflit. L'intransigent Jean-Louis Lévesque fait venir 35 fiers à bras de Montréal qui vident l'usine. C'est la fermeture définitive et la mise au chômage de 250 employés.

Dès 1906, le « Sweating System » se met en place et plusieurs femmes font de la couture à domicile pour des industriels, la plupart des émigrants venus d'Europe et du Moyen-Orient, qui se chargent de la distribution. Cette façon de faire permet aux femmes d'avoir un petit revenu tout en s'occupant de leurs enfants, ce qui convient aux maris qui ne voient pas tous d'un bon œil que leur femme travaille à l'extérieur. Cette forme de travail, même si elle est moins répandue que dans les années 1950, existe toujours, notamment pour la confection de manteaux d'hiver de grandes marques.



Manufacture de hardes de Warwick. (Source : Société d'histoire de Warwick)

À partir des années 1920, les manufactures se multiplient, telle que la Victoria Shirt à Arthabaska (fusionnée avec Victoriaville en 1993), dont la production atteindra 7 200 chemises par semaine. Plusieurs petits employeurs, de Victoriaville, d'Arthabaska et des municipalités et villages environnants, aménagent des ateliers de couture et créent des emplois pour les couturières.

De 1922 à 1982, les trois frères Bernard, Charles et Saul Rubin donneront du travail à plusieurs générations de travailleurs, d'abord à l'intersection de la rue Perreault et de la rue Octave (devenue le boulevard Jutras Est). Déjà, en 1924, plus de 400 personnes s'activent dans cette manufacture,

et la compagnie déménage son bureau-chef de Montréal à Victoriaville. La Ville de Victoriaville lui accorde un congé de taxes de 10 ans. En 1934, l'entreprise acquiert les marques de commerce Semi-Ready et Savile Row. Le nombre d'employés atteint le chiffre de 700.

Puis, en 1964, à la suite d'un référendum très favorable, la Ville de Victoriaville consent à la Rubin Bros. Clothiers des avantages financiers pour qu'elle construise le bâtiment le plus moderne en Amérique du Nord, entièrement climatisé et d'une superficie de 126 000 pieds carrés. L'installation d'un système de contrôle de l'humidité, de convoyeurs et d'un service de coupe de vêtements sur mesure constitue une première au Canada. À ce moment-là, l'édifice se situe au bout nord de la rue Saint-François (aujourd'hui le 450, boulevard Bois-Francis Nord). Les 1 265 salariés confectionnent alors 900 complets pour hommes par semaine!

Luigi De Luca, de Montréal, met sur pied, en 1928, la C. M. & T. Contractors Clothiers, qui portera les noms de C. M. & T. Contractors, La Benny's et la De Lucas Shop, qui donnera du travail jusqu'à 130 personnes en 1956, avant de fermer en 1962. D'abord située sur la rue Saint-Jean-Baptiste (aujourd'hui le stationnement Foisy), l'entreprise déménage, en 1956, au 19, rue De Coursol, à la suite d'un incendie destructeur. La Ville de Victoriaville achète l'emplacement original de cette manufacture, aujourd'hui occupé par le stationnement Foisy.

En 1943, la Utility Textile, située à Montréal, propriété des frères Irving et Harry Gurberg, s'installe à Victoriaville. Elle emploie douze travailleurs qui cumulent un salaire global de 800 \$ par semaine. L'année suivante, l'entreprise acquiert une bâtisse de 15 000 pieds carrés sur la rue Onil, auparavant occupée par une manufacture de biscuits. Ces locaux plus grands permettent d'augmenter la production, ce qui nécessite l'embauche total de 105 employés. En 1946, la manufacture de deux étages confectionne des vêtements sport pour hommes et enfants. Le nombre d'employés, en 1953, s'établit à 200 et les salaires versés s'élèvent à 500 000 \$.

L'année 1954 voit la concrétisation d'un déménagement dans de nouvelles installations de 100 000 pieds carrés, sur la rue Milot. La Ville de Victoriaville acquiert l'ancien emplacement sur la rue Onil. Après un agrandissement de 20 000 pieds carrés (1957), on peut noter que la manufacture confectionne annuellement 12 000 coupe-vent en 1961. L'année suivante, cette usine, opérant maintenant sous le nom d'Utex Corporation, est considérée comme la plus importante de ce genre au Canada.

En 1965, un deuxième site de production opère dans l'ancienne usine de Rubin Bros, dont l'emplacement et le bâtiment sont dorénavant la propriété de la Ville de Victoriaville. Cette usine y confectionne, en 1968, de 90 à 95 styles différents d'anoraks et de coupe-vent, à raison



Rubin Bros., intérieur de l'usine. (Source : SHGV 05, fonds de La Nouvelle Union/Transcontinental, P37058[002])

de 2 800 pièces par jour. En 1966, les trois manufactures de la compagnie donnent du travail à 750 travailleurs et fabriquent des vêtements sport pour hommes, enfants, femmes et jeunes filles. En tant que créateurs de mode et chef de file dans ce style de vêtements, leur nom devient une référence et ils vendent partout en Amérique et en Europe.

Le début de la fin

Les machines performantes et spécialisées remplacent les humains et les usines produisent davantage avec moins de travailleurs. Puis, alors que les conditions de travail sont devenues intéressantes, les pays émergents eux, deviennent une concurrence menaçante en offrant une main d'œuvre abondante, peu exigeante et à un coût très inférieur. Les vêtements qui proviennent de l'extérieur sont de plus en plus présents dans les commerces et vendus moins cher que la production locale.

Au milieu des années 1970, il ne reste que la Rubin et la UTEX dans les gros employeurs de confection de vêtements à Victoriaville. Les vestons ne sont plus à la mode et les ventes baissent. L'inquiétude prend de plus en plus de place chez certains, alors que d'autres restent optimistes, persuadés que ces rumeurs sont des stratagèmes pour faire diminuer les exigences des travailleurs.

En 1975, une partie de la production de la Rubin est transférée à son usine de Colombie. Le tiers du personnel de l'usine de Victoriaville est congédié. En 1977, une aide gouvernementale permet aux ouvriers de travailler quatre jours par semaine sans baisse de salaire. En 1982, c'est la faillite et les 500 employés restants sont au chômage.

En 1978, la UTEX transfère une grande partie de sa production en Bulgarie. Ce sera la dernière grosse usine de textile de Victoriaville à fermer ses portes en 1982, mettant à pied les 350 employés qui avaient conservé leur emploi jusque-là.

D'anciens employés de la UTEX et des hommes d'affaires locaux investissent pour tenter de maintenir un maximum d'emplois. En 1983, 70 anciens travailleurs retrouvent un poste un peu moins rémunéré dans la nouvelle entreprise nommée Vêtements Victoriaville. La UTEX, toujours propriétaire de la bâtisse dont elle leur loue une partie, achète l'ensemble de leur production. En 1984, ils sont 165, et 230 en 2003 lors de la fermeture définitive. Rivaliser avec les coûts de production des pays émergents se révèle impossible.

Des répercussions considérables

En janvier 1982, les Bois-Francs comptent 9 000 prestataires d'assurance-chômage et d'aide sociale. La situation est aggravée par le fait que plusieurs couples se sont connus et formés à partir de leur lieu de travail. En cas de fermeture, ils perdent tous les deux leur gagne-pain, ce qui occasionne plusieurs faillites personnelles.

Il y a beaucoup de maisons à vendre. La consommation des biens et services diminue et entraîne d'autres mises à pied dans les commerces. Certains quittent la région pour se trouver du travail ailleurs. Plusieurs logements sont vacants. Les personnes âgées, qui ont connu la Grande Dépression, considèrent que la situation est pire qu'en 1929.

La fin d'une époque

La disparition des manufactures de vêtements marque également la fin d'une forme de vie associative. Le mouvement syndical, qui s'était structuré en 1934 comme l'un des premiers syndicats catholiques au Québec, avait travaillé pour améliorer les conditions

des salariés; avait favorisé l'éducation des enfants; avait mis sur pied une coopérative d'habitations, afin que les ouvriers puissent avoir accès à la propriété, ainsi qu'une caisse mortuaire, pour des salariés qui ne pouvaient se payer une assurance-vie; mettait également un terme à ces activités qui favorisaient une meilleure qualité de vie des petits salariés.

Durant plusieurs des belles années, les employeurs ont favorisé le développement du sentiment d'appartenance chez leurs employés. Pour ce faire, ils se sont impliqués dans la communauté en finançant leurs clubs sociaux; en soulignant les différentes fêtes religieuses; en organisant des soupers et des soirées récréatives pour remercier leurs retraités; en commanditant des équipes de baseball, de hockey, de bowling, de curling, de dards, etc.; en soutenant les concours de Miss Vêtements et autres... ce n'était pas juste un lieu de travail mais également un lieu de socialisation.

Victoriaville se relève

L'économie de Victoriaville n'a pas pris de temps à renaître de ses cendres, tel un phénix. Elle s'est diversifiée et beaucoup de PME ont vu le jour. Aujourd'hui, il reste très peu d'usines de vêtements. Leur taille est modeste et elles sont spécialisées. Il y en a cinq à Victoriaville qui emploient de 3 à 22 employés, pour un total de 58 salariés. Une manufacture à Warwick donne du travail à 46 personnes et une autre à Ham-Nord emploie 10 couturières. Cependant, en discutant avec la population locale, on constate rapidement que tout le monde connaît quelqu'un qui a travaillé dans le domaine de la couture!

Un endroit stratégique,



Fonds dédié au tourisme d'affaires et événements sportifs.

L'activité doit se tenir à Victoriaville pour une première fois ou ne pas s'être tenue depuis 10 ans.

L'activité doit générer un minimum de 175 nuitées commerciales.

Marilyne Allaire,
Déléguee tourisme d'affaires
mallaire@cdevr.ca
888-758-9451

Aide financière

Soutien technique